

Une mort ordinaire

Ce matin là

Comme tous les ans, grand chef fait sa traditionnelle randonnée dans les Gorges du Verdon. Un ravin avec une vue imprenable d'un côté, un charmant chemin de randonnée avec belle maman de l'autre. Le cauchemar. Six heures du matin ; après deux heures de marche forcée je ne sens plus mes jambes, j'ai le souffle court, je respire avec peine., tandis que belle maman crapahute vingt mètres devant. Mon sac à dos pèse un âne mort c'est à croire que cette garce y a mis des pierres rien que pour me casser les reins. Elle peut bien courir devant moi, je porte tout. J'en ai marre de ces cailloux, de cette randonnée qui n'en finit pas. Si seulement elle pouvait tomber dans ce si joli précipice ça me ferait des vacances. Un malheur est si vite arrivé.

-Allez dépêchez, toujours à trainer derrière moi et on appelle ça la jeunesse. Me lance-t-elle. Ça se plaint à longueur de journée, on va rater le lever de soleil sur les gorges du Verdon la vue est splendide, après tous ces kilomètres de marche, c'est idiot. La randonnée entretient la forme ; quatorze kilomètres rien que pour le sentier Blanc Martel.

Après avoir franchi le Baou, Madame mère et moi avons pris la passerelle pour arriver à la Baume aux Pigeons. Je fatigue, respire difficilement, elle s'en moque. D'ailleurs elle ne pense qu'à elle. Ma belle-maman est une emmerdeuse de première classe. Je ne peux supporter ses caprices. Hier alors que mon mari et moi, lovés l'un contre l'autre visionnions 'Emmanuelle ' dans notre chambre, nous avons dû arrêter et parcourir la ville pour que madame puisse avoir son Lampang Souchong pour son Tea time. Non seulement ce thé est devenu introuvable parce qu'il ne se fait plus et madame ne peut prendre un goûter comme tout le monde. Monstre d'égoïsme elle se joue de nous. Je suis sûre qu'elle le fait exprès. Elle aime avoir son fils à sa disposition. Mon mari, son fils unique doit céder parce qu'elle est veuve et surtout riche, très riche. Sous peine d'être déshérités, nous devons nous plier à ses moindres desideratas.

Plus le soleil me tapait sur la tête, plus j'avais des envies de meurtre. Je ne supportais plus ses remarques, ses « on se dépêche, vous traînez Anne –Sophie à votre âge j'étais beaucoup plus vive ». Pour parcourir le Tunnel de Trescaire, chacune de nous était équipée d'une lampe frontale. Les flaques d'eau ainsi que des morceaux d'anciens rails de chantiers éparpillés ci et là, le rendait très dangereux. Si seulement Dictateur en chef pouvait glisser et se tordre la cheville au moins elle ralentirait la cadence. Quand nous sommes arrivées à La Brèche Imbert je suis à grosses gouttes. Moi qui ait le vertige, je détestais ce passage où il faut prendre des échelles pour traverser la Mescla. Madame le chef essaya de prendre des photos d'elle. Madame adore prendre des selfies pour raconter à ses amis combien elle est active pour son âge. Elle ne se rend même pas compte que ce n'est pas l'endroit idéal pour une photo et si elle tombait, cela ne serait pas ma faute. Je lui ai déjà dit de faire attention, mais elle n'en fait qu'à sa tête. S'il arrivait quelque chose je suis certaine que Bernard me le reprocherait. Le sentier se rétrécit progressivement. Nous suivons avec précaution les marques de peinture au sol. Là se trouve la plus belle vue d'après grand chef. La pénombre et l'humidité rendent difficile l'accès à ces lieux, de nombreuses fois j'ai failli glisser.

Plage du Baou, pas même le temps d'une baignade. Il fait pourtant si chaud, l'eau semble si fraîche. Mais non belle marâtre n'a pas le temps. Une *Passerelle* traverse le Verdon. Je

tremble à l'idée d'une chute dans la rivière dont le débit est assez impressionnant. J'avoue qu'un malheureux croche pied à cette castratrice ferait bien mon affaire : au revoir les corvées, plus besoin de regarder Stéphane Bern avec « Secret D'Histoire », dans un silence religieux sous les commentaires de la reine mère car belle maman a le goût des belles choses et de l'histoire. Elle veut nous instruire tout en se vantant d'avoir été dans ces endroits et d'y avoir eu le plaisir de rencontrer « Monsieur le comte DeUn homme charmant et si cultivé ». Elle connaît tout le monde, a parcouru la terre entière, a vu tout ce qu'il fallait voir absolument .

Le long du sentier taillé à même la roche je m'accroche à l'aide d'un câble pour me tenir. Je n'ose même pas regarder ailleurs que devant moi tandis que grand chef est déjà arrivée sur la route des crêtes. J'arrive enfin à la rattraper au sommet du grand Marge. Une toux tenace me brûle la gorge. Il me faut cependant continuer d'avancer. Le panorama est grandiose. Il englobe la totalité du parcours.

« J'ai hâte d'arriver au passage du Styx. J'ai lu dans un guide que le Styx est le nom donné au fleuve Des Enfers. » dit chef Odette. Devant cette vision idyllique, serpent de fraîcheur entre deux monts de roche, l'envie d'y plonger est forte, ma tête qui tourne, le vide qui m'appelle. Je propose à Odette de la prendre en photo. Elle est ravie. « Attention; ne vous approchez pas trop du ravin vous pourriez tomber, ! » Odette sourit, et prend la pose.

« Reculez pour qu'on vous voit bien en pied un peu à gauche, encore, encore un petit pas en arrière très bien, c'est fait. Une vraie vedette. » « On y va ?, on a encore du chemin à faire. »

Effectivement la vue y était majestueuse. Ah si seulement elle avait fait un pas de plus, cela n'aurait pas été de mon fait et je n'aurais pas fait mes trois heures de marches pour rien. Mais nous avons tout notre temps, tout n'est pas encore joué. J'aurai bien d'autres occasions.

Avant Bernard accompagnait sa mère dans ses longues randonnées mais depuis son souffle au cœur c'est à moi que revient l'honneur de cette corvée. Je ne peux faire autrement, belle maman nous tient. Mon mari est vice-président des champagnes « Bulles de vie » le premier exportateur des champagnes bio éthique. Riche héritière, elle a su reconvertir la petite exploitation de ses parents pour en faire une société cotée en bourse, plus que rentable. Malgré ses soixante-dix ans elle refuse de passer le flambeau à son unique fils. Elle a toujours vécu en princesse. En province ce n'est pas difficile lorsque vos parents emploient presque un tiers de la ville.

A peine rentré de l'excursion, tantôt je grelotte, tantôt je claque des dents. Je suis tellement chaude qu'on pourrait cuire un œuf rien qu'en le posant sur mon ventre. Je transpire, les draps sont trempés Madame l'adjudant-chef a fait venir le docteur Bostick son médecin personnel. Elle n'a confiance qu'en lui. Après m'avoir ausculté, il m'a conseillé d'aller immédiatement à l'hôpital pour des examens approfondis. Il soupçonne une infection urinaire aigue. Bernard a dû me conduire d'urgence à l'hôpital. Seule sur ce brancard à attendre qu'on vienne s'occuper de moi. Je suis fatiguée et je m'ennuie. Bernard, après avoir rempli nombre de formulaires, est rentré retrouver sa mère, puisque je suis en de bonnes mains. Une infirmière est venue prendre ma température 40°, ce n'est pas une très bonne nouvelle. Elle m'a piqué le doigt, pris la tension. Je pense que je vais devoir rester quelque temps ici. Il ne reste qu'à prendre mon mal

en patience, puis vient une charmante médecin urgentiste. Elle m'explique que tant que ma fièvre ainsi que mon taux de sucre n'auront pas diminué on me gardera. J'ai le droit à toute une batterie d'examens. Toutes les heures on vient me piquer, prendre ma température et ma tension j'ai l'impression d'être un animal de laboratoire. On me perfuse et pique et repique ; mon bras ressemble à un gruyère. J'ai des pansements tout le long de mes deux bras. Couchée je n'ai pas le droit de me lever et dois éviter de trop me mouvoir. Ma température baisse et remonte au gré de sa fantaisie

A demi consciente je me vois avec belle maman dans les gorges du Verdon. Ah si seulement elle avait pu faire juste ce petit pas en arrière. Un petit pas pour elle et un grand pour Bernard et moi. Nous n'aurions plus à la supporter. Mon mari et moi pourrions faire ce merveilleux voyage à Venise dont nous rêvons, faute de ne pas avoir pu partir en voyage de noces. Nous déménagerions enfin pour habiter Paris. Dans notre appartement sur l'île Saint Louis de 400 m², prenant en terrasse notre petit déjeuner en regardant les bateaux mouches passer.

Mais non elle n'est même pas tombée, ni n'a trébuché....

Je suis lâche. Mais Je n'ai pas osé la pousser quand j'en ai eu l'occasion et j'en ai eu de nombreuses. Je reculais le moment propice. J'hésitais, me décidais trop tard, regardais ailleurs, pensais à autre chose. Je me raisonnais. Au fond de moi je savais parfaitement que je n'étais pas un assassin. Je suis incapable d'affronter l'angoisse. J'aurais peur de me faire prendre, de ne pas savoir mentir. Peut-être aussi et sûrement je n'aurais pas voulu faire cette peine à Bernard. Sans sa mère Bernard reste un enfant bien que nous soyons mariés et adultes. Il n'est aucun jour à ma connaissance où Bernard n'appelle ou ne voit sa mère. Nous ne formons pas un couple mais un Trio, une bête à trois têtes. Il y a une osmose, un accord tacite entre eux ; jamais lui sans elle, ni elle sans lui. Je suis une pièce rapportée à leur duo

J'aime Bernard. Quand nous nous sommes connus je n'étais alors qu'une simple vendeuse en boulangerie. Je n'aurais jamais pensé qu'un tel homme puisse s'intéresser à une fille comme moi. Très vite nous nous sommes mariés contre l'avis de Madame le dictateur en chef qui aurait préféré un meilleur parti. J'ai toujours fait ce qu'il fallait pour que Bernard soit fier de moi et que ma belle-mère m'apprécie, mais je n'ai jamais percé la dureté de son cœur. Elle a élevé seul Bernard, son mari étant mort alors que Bernard n'avait que quatre ans. Elle a été le père et la mère en même temps. Cela n'a pas dû être facile pour elle. Elle l'a protégé tout en le gardant que pour elle. Je suis une intruse, une voleuse.

Nous n'avons pas d'enfant et je ne pense pas que nous en auront un jour. J'ai une belle-mère. C'est assez. C'est pire. Nous n'avons aucun moment pour nous. Je la déteste.

J'ai de la chance. Le médecin a trouvé l'antibiotique qui me convient. Je vais pouvoir sortir de l'hôpital. Cette pyélonéphrite aigue ne sera plus qu'un mauvais souvenir, après une semaine de traitement.

Bernard, me semble ailleurs, triste

- Bernard ce n'est rien. Dans une semaine je serais guérie. Ne fait pas cette tête d'enterrement, voyons, ce n'est rien de grave.

Bernard s'arrête sur le bord de la route, des larmes coulent sur ces joues, la mine blême. Il éteint le moteur.

« Ma chérie, voilà comme tu étais à l'hôpital, je n'ai pas osé t'annoncer la triste nouvelle. Maman nous nous a quittée, elle est morte dans son sommeil d'une crise cardiaque, elle ne se menageait pas, son cœur a lâché. Ça s'est passé le lendemain de ton hospitalisation. »

J'aime à penser qu'Odette aurait aimé partir autrement. Une belle mort se mérite, un cadeau pour l'éternité. Il est des morts honorables. C'est ainsi que belle maman voyait les choses. Une mort réussie est l'apogée de toute vie, alors que l'autre est celle qui passe inaperçue, qui fait de vous un mort parmi tant d'autres, qui vous rabaisse au rang de banalité. Une chute dans les Gorges du Verdon aurait été le summum pour une femme telle qu'elle. Elle aurait fini sa vie sous les feux de la rampe. Elle qui aimait tant briller en société. Elle aurait adoré disparaître avec éclat. Expirer dans la nature, dans un décor digne d'elle. La police aurait enquêté sur sa mort. Elle aurait peut-être fait la une des journaux locaux. Mais expirer dans son lit que c'est ennuyeux à mourir.

Bernard a pensé que le choc de l'annonce, m'avait prostré. Je n'ai pas parlé ni bougé pendant tout le trajet qui nous ramenait à la maison. En moi je pensais que c'était comme si j'avais tuée virtuellement. Peut-être qu'inconsciemment elle m'a devancé pour être plus forte que moi. Ça lui apprendra à toujours vouloir courir pour être la première. Dans cette course à la mort elle a gagné à qui perd gagneune mort ordinaire.

Thuy hien Août 2018



M Francis Bureau